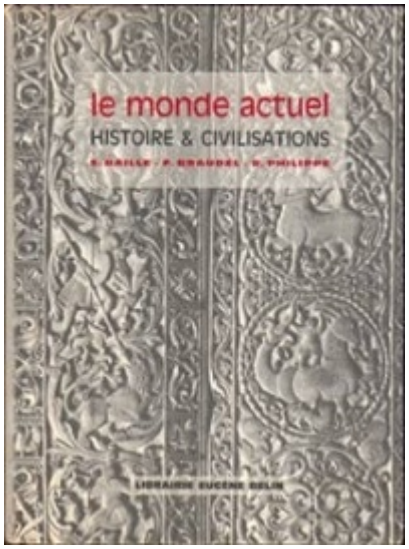
Fernand Braudel et la Grammaire des civilisations (1963).

Par René-Éric Dagorn

Sauf indiction contraire, les numéros de page renvoient à : *Le Monde actuel. Histoire et civilisations*, Paris, Belin, 1963.



« Atteindre et comprendre notre temps […] à travers l'histoire lente des civilisations » (p. 143) tel est l'objectif central de cet étonnant manuel de classes de terminales publié par les éditions Belin en 1963, intitulé *Le monde actuel*. Histoire et civilisations, et signé par S. Baille, F. Braudel et R. Philippe. L'ouvrage de Fernand Braudel que nous appelons aujourd'hui *Grammaire des civilisations* est la partie centrale de ce manuel (des pages 143 à 475). C'est sous ce titre particulièrement fécond – qui reprend le titre générique des chapitres 13 à 15 du manuel de 1963 – que les éditions Arthaud publieront le texte en 1987, deux ans après la mort de Fernand Braudel.

Grammaire des civilisations est donc un objet étrange. Il est lu aujourd'hui comme s'il avait le même statut que les autres textes de Braudel ; et il est même de plus en plus considéré comme le troisième grand texte de Braudel avec *La Méditerranée* (1947-1949) et Civilisation matérielle, économie et capitalisme

(1967-1975) (voir encadré 1). Pourtant oublier que Grammaire des civilisations est issu d'un manuel scolaire dont l'objectif était de transformer radicalement les approches de l'histoire des classes de terminales – au moment même où s'ouvrait le chantier de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Ehess) fondée en 1962 – c'est passer à côté d'éléments essentiels à sa lecture et à sa compréhension, et c'est manquer les objectifs que Fernand Braudel s'était fixé en rédigeant ce livre.

Car, depuis le milieu des années 50, Braudel est fortement impliqué dans la réforme du système éducatif. Et, il vient de subir un échec important : il a été contraint de quitter la présidence du jury de l'agrégation d'histoire, institution centrale dans la formation des enseignants du secondaire et étape importante dans la formation intellectuelle des futurs chercheurs des universités. Son implication dans les nouveaux programmes des lycées qui se mettent alors en place n'en est que plus forte. Et à la fin des années 50 Fernand Braudel remporte plusieurs victoires sur ce terrain.

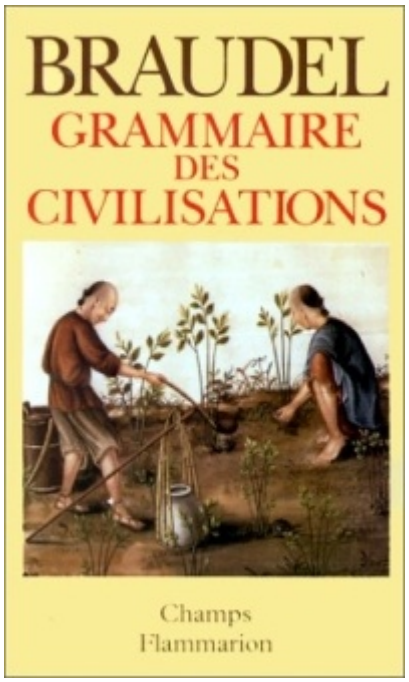
Comment former les élèves et les étudiants à la compréhension du monde ?

Le Bulletin Officiel du 19 juillet 1957 propose une refonte radicale des programmes d'histoire du lycée. Jusqu'alors l'objectif principal était de mettre en valeur le récit historique en découpant la chronologie en tranches : de la sixième (Mésopotamie et Égypte) aux classes de terminales (de 1851 à 1939). Sous l'impulsion de Braudel, la réforme proposée est radicale : garder le récit chronologique de la sixième à la première, et étudier durant toute l'année de terminale « les principales civilisations contemporaines ». L'étude des six « mondes » prévus (occidental, soviétique, musulman, extrême-oriental, asiatique du Sud-Est, africain noir) sera précédée d'une introduction qui « devra tout d'abord, définir la notion de civilisation, mais elle soulignera, en l'expliquant, la forme à donner à l'étude envisagée, qui comportera, pour chacun des ensembles envisagés […] trois éléments essentiels : fondements, facteurs essentiels de l'évolution, aspects particulier actuels de la civilisation ».

Cette révolution (le mot n'est pas trop fort) est à comprendre dans cet immense effort de reconstruction de la société française de l'après-guerre. Il s'agit de former des hommes capables de comprendre le monde dans lequel ils vivent : à un moment où les enfants du *baby-boom* commencent à entrer massivement dans le secondaire, à un moment où le monde est lancé dans une série de changements qui donnent l'impression d'une accélération considérable de l'histoire, l'éducation doit donner les moyens intellectuels, les outils de pensée et les visions d'ensemble permettant la compréhension du monde. Parmi les cinq premières références données dans les « Notes et documents » qui terminent chacun des chapitres du manuel (notes qui ne sont pas reprises dans les éditions actuelles) on trouve les ouvrages de Daniel Halévy, Essai sur l'accélération de l'histoire (1948) – c'est la première des références ! – et de Jean Fourastié, Histoire de demain, « Que Sais-je ? » célèbre publié en 1956.

En juin 1959, lorsque le programme définitif officiel est publié, Braudel a dû mettre de l'eau dans son vin, mais l'essentiel est passé : le premier trimestre de la classe de terminale est certes consacré à « la naissance du monde contemporain (de 1914 à nos jours) », mais les deuxième et troisième trimestres vont permettre d'étudier « les civilisations du monde contemporain » et se terminent par une étude des « grands problèmes mondiaux du moment ». Cette refonte complète de l'année de terminale serait encore révolutionnaire aujourd'hui. On imagine facilement ce que ce nouveau programme a été au début des années 60. Maurice Aymard (voir « À lire ») se rappelle qu'« évacuer l'événement de l'enseignement de l'histoire, ou du moins le reléguer au second plan, même pour une seule année : la réforme était trop brutale pour être acceptée telle quelle, et les résistances ne tardèrent pas […]. "Les faits" d'un côté, "le bavardage" ou "l'abstraction" de l'autre. Les auteurs des nouveaux manuels […] n'hésitent pas à confesser leur perplexité, sinon leur méfiance ». D'où l'importance du manuel publié par les éditions Belin… où l'on attend Fernand Braudel au tournant.

Une « Grammaire des civilisations » ?



« Les événements d'hier expliquent et n'expliquent pas, à eux seuls, l'univers actuel. En fait, à des degrés divers, l'actualité prolonge d'autres expériences beaucoup plus éloignées dans le temps. Elle se nourrit de siècles révolus, même de toute "l'évolution historique vécue par l'humanité jusqu'à nos jours". Que le présent implique pareille dimension du temps vécu ne doit pas nous paraître absurde bien que, tous, nous ayons tendance, spontanément, à considérer le monde qui nous entoure dans la seule durée fort brève de notre propre existence et à voir son histoire comme un film rapide où tout se succède ou se bouscule guerres, batailles, entretiens au sommet, crises politiques, journées révolutionnaires, révolutions, désordres économiques, idées, modes intellectuelles, artistiques… […]. Ainsi, un passé proche et un passé plus ou moins lointain se mêlent dans la multiplicité du temps présent : alors qu'une histoire proche court vers nous à pas précipité, une histoire lointaine nous accompagne à pas lents » (p. 3 et 4).

Entrer dans cette histoire de la « longue durée » (p. 4) passe d'abord par l'obligation de mobiliser « l'ensemble des sciences de l'homme » (p. 145). Sur ce point, Fernand Braudel est également un novateur. Après s'être longuement interrogé sur l'histoire du mot « civilisation » (voir encadré 2), Braudel affirme qu'à un premier niveau, une civilisation se définit par au moins quatre réalités fondamentales : « les civilisations sont des espaces […], des sociétés […], des

économies […], des mentalités collectives » (sous-titres du chapitre 2, p. 152-159) ; l'ensemble de ces éléments et de leurs interactions forment une « grammaire » (p. 143). « C'est, en effet, un langage, une langue plutôt, avec laquelle il importe de se familiariser » (p. 143). Et cette grammaire, Fernand Braudel n'hésite pas à la développer longuement : alors que les autres manuels ne présentent qu'une introduction méthodologique très limitée (le manuel Nathan par exemple, rédigé sous la direction de Jean-Baptiste Duroselle, se contentant de moins de cinq pages), Braudel étoffe largement cette introduction pour présenter ses idées à la fois sur la nécessaire unité des sciences de l'homme, et sur l'analyse de la longue durée pour comprendre le monde actuel.

Mais il ne s'arrête pas là. Si les civilisations sont des structures spatiales, sociales, économiques et mentales, elles sont également autre chose : « les civilisations sont des continuités » en ce sens où « parmi les coordonnées anciennes (certaines) restent valables aujourd'hui encore » (p. 161). C'est là que Fernand Braudel place le rôle central de l'histoire à la fois comme science mais aussi comme ré-interprétation et re-construction permanente par les sociétés présentes de leur propre passé : « tout ce par quoi passé et présent se court-circuitent souvent à des siècles et des siècles de distance » (p. 161). Alain Brunhes a raison d'insister sur l'importance de ce court-circuit dans le raisonnement braudélien (voir « À lire »). C'est bien lui qui permet de donner du sens à l'ensemble de l'édifice : « une civilisation, ce n'est donc ni une économie donnée, ni une société donnée, mais ce qui, à travers des séries d'économies, des séries de sociétés, persistent à vivre en ne se laissant qu'à peine et peu à peu infléchir […]. La multiplicité évidente des explications de l'histoire, leur écartèlement entre des points de vue différents, leurs contradictions mêmes s'accordent, en fait, dans une dialectique particulière à l'histoire, fondée sur la diversité des temps historiques eux-mêmes : temps rapide des événements, temps allongé des épisodes, temps ralenti et paresseux des civilisations » (p. 167 et p. 5).

La longue durée comme limite à la compréhension du monde actuel.

Une fois tout ceci posé, c'est bien sûr « à l'étude des cas concrets qu'il convient de s'attacher pour comprendre ce qu'est une civilisation ». Et c'est là que Fernand Braudel se révèle décevant. Après une introduction d'un tel niveau, on s'attendait à un exposé d'une grande efficacité pour comprendre le « monde actuel ». Or, ce n'est pas le cas, loin s'en faut. L'ampleur et la qualité de la pensée de Braudel ne sont pas en cause. Au contraire, la description des civilisations est d'une grande virtuosité intellectuelle. Les passages consacrés à l'Islam et au monde musulman, à la Chine ou encore à l'unité de l'Europe sont brillants. Mais il faut bien le dire, ces chapitres ne sont plus lus aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que, paradoxalement, ils ne permettent pas de penser le monde actuel. Malgré leur intérêt, les approches civilisationnelles de Braudel sont limitées pour au moins deux raisons.

D'abord parce qu'en insistant sur la « longue durée », sur les permanences et le temps ralenti des civilisations, Braudel minimise largement les changements et les ruptures. Or, pour reprendre l'expression de Jürgen Habermas, la Seconde Guerre mondiale constitue une « rupture civilisationnelle » ; et on peut appliquer aux temps des civilisations ce que Habermas dit à propos de l'ensemble du 20e siècle : « les continuités […] qui défient les césures […] calendaires, ne nous apprennent qu'insuffisamment ce qui caractérise le 20e siècle en tant que tel. Pour l'expliquer les historiens s'attachent aux événements plutôt qu'aux changements de tendance et aux transformations structurelles […]. Or, ce faisant, on fait disparaître la singularité de l'unique événement qui non seulement divise chronologiquement le siècle, mais encore représente une ligne de partage du point de vue économique, politique et surtout normatif » (Jürgen Habermas, *Après l'État-nation*, 2000, p. 13 et p. 22-23). L'analyse en termes de longue durée, en privilégiant les grandes continuités historiques, passe donc à côté des ruptures importantes et, plus encore, ne permet pas de voir cette rupture fondamentale qu'est 1945 dans la compréhension du monde actuel.

Ensuite parce que l'analyse des civilisations prises une par une minimise également ce qui n'est pas propre à ces civilisations particulières : bien sûr, à de nombreux moments de son ouvrage (et évidemment particulièrement lorsqu'il travaille sur l'Europe et sur les États-Unis), Braudel insiste sur les processus de décloisonnement des sociétés, mais son découpage par aires civilisationnelles

l'empêche en fin de compte de penser les processus englobant. C'est en fait lorsqu'il travaille dans les tout premiers paragraphes sur les liens entre les civilisations et la civilisation (voir encadré 2) qu'il approche, mais sans les analyser finement ni les développer, les problématiques qui sont les nôtres aujourd'hui… et qui étaient déjà au centre de certains travaux au début des années 60. Si l'expression « village global » proposée par McLuhan en 1962 a eu un tel impact – et ce malgré les limites de son ouvrage La Galaxie Gutenberg – c'est qu'elle faisait émerger l'idée que le monde doit être approché aussi comme un tout, et non pas seulement comme la somme de ses échelles inférieures, États ou civilisations.

Aujourd'hui : de la *Grammaire des civilisations* à la géographie politique.

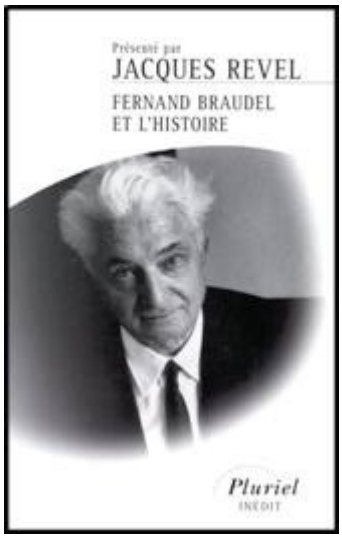
La rénovation très ambitieuse des programmes d'histoire par Fernand Braudel sera finalement un échec. A partir de 1970 le manuel Belin (dont une deuxième édition très légèrement modifiée avait été publiée en 1966) est retiré de la vente. Mais, comme le rappelle Maurice Aymard, 3le problème n'était pas […] celui d'un livre : il était bien plus profondément celui de l'enseignement de l'histoire3. Quarante ans plus tard, cette phrase est encore en partie vraie : le programme d'histoire des classes de terminales insistent encore et toujours sur la chronologie détaillée – et fort peu problématisée – de la Guerre Froide par exemple.

Mais la bonne surprise est venue de la géographie. En prenant en charge l'intelligence des processus d'émergence des espaces mondiaux, et particulièrement des espaces politiques mondiaux, le programme de géographie des classes de terminales tente de répondre en fin de compte à l'injonction de Fernand Braudel : comprendre le « monde actuel » en faisant appel aux sciences sociales.

Note 1 – Fernand Braudel (1902-1985).

« Né en 1902, agrég d'histoire en 1923, il enseigne dix ans en Algérie, puis en 1935-36, à São Paulo ; en 1937, il intègre l'École Pratique des Hautes Études.

Cette période de formation est située dans le sillage de Lucien Febvre, son directeur de thèse. Il lui succède en 1946 à la direction des Annales et en 1949 au Collège de France. L'influence de Febvre et des géographes qui l'ont formé dans les années 1920 font de Braudel un héritier direct de l'influence de Paul Vidal de La Blache.



Cette genèse explique le choix, alors profondément novateur, de prendre pour sujet de thèse un espace. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, soutenue en 1947 et publiée en 1949, restera sans conteste le grand œuvre de Braudel et un monument de l'historiographie du 20e siècle […].

Braudel fut également le bâtisseur d'un empire institutionnel, en marge de l'université française, l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Ehess), fondée en 1962 […]. Là, il organise, autour de l'histoire, un travail pluridisciplinaire de recherches et de publications qui pesa très lourd dans l'ensemble de la réflexion sur les sociétés dans la seconde moitié du 20e siècle en France.

Ce n'est qu'une trentaine d'années après son premier ouvrage lourd qu'il publia sa seconde œuvre importante : Civilisation matérielle, économie et capitalisme 15e siècle – 18e siècle, […]. Sur la fin de sa vie, consacré « pape de la nouvelle histoire » (élu à l'Académie française en 1984, honoré par un colloque consacré à son œuvre à Châteauvallon en 1985), il se lance dans la rédaction d'une

volumineuse histoire nationale, L'identité de la France, dont paraîtrons seulement, posthumes, les trois premiers tomes […].

Le travail de Braudel […] ne peut être réduit à une vision déterministe de l'histoire et à quelques notions-clefs, dont celles de la triple temporalité et de l'économie-monde. Comme toute pensée riche, son œuvre a contribué à structurer le champ des sciences de la société, puis à bloquer de nouvelles perspectives ».

Note 2 – Les civilisations et la civilisation.

« En vérité c'est le pluriel qui prévaut dans la mentalité d'un homme du 20e siècle et qui, plus que le singulier, est directement accessible à nos expériences personnelles […] : passer le Rhin, ou la Manche, atteindre la Méditerranée en venant du nord, autant d'expériences inoubliables et claires qui, toutes, soulignent la réalité du pluriel de notre mot. Il y a indéniablement des civilisations. Si on nous demande alors de définir la civilisation, nous sommes assurément plus hésitants […]. Au singulier, civilisation ne serait-ce pas aujourd'hui, avant tout, le bien commun que se partagent […] toutes les civilisations, « ce que l'homme n'oublie plus » ? Le feu, l'écriture, le calcul, la domestication des plantes et des animaux ne se rattachent plus à aucune origine particulière ; ils sont devenus les biens collectifs de la civilisation.

Or ce phénomène de diffusion de biens culturels communs à l'humanité entière prend dans le monde actuel une ampleur singulière […]. « Nous sommes à une phase écrit Raymond Aron, où nous découvrons à la fois la vérité relative du concept de civilisation et le dépassement nécessaire de ce concept […]. La phase des civilisations s'achève et […] l'humanité est en train, pour son bien ou pour son mal, d'accéder à une phase nouvelle », celle en somme d'une civilisation capable de s'étendre à l'univers entier.

Cependant la « civilisation industrielle » exportée par l'Occident n'est qu'un des traits de la civilisation occidentale. En l'accueillant, le monde n'accepte pas du même coup, l'ensemble de cette civilisation. Au contraire. Le passé des civilisations n'est d'ailleurs que l'histoire d'emprunts continuels qu'elles se sont faits les uns aux autres au cours des siècles, sans perdre pour autant leurs

particularismes, ni leurs originalités […]. Pour longtemps encore, le mot de civilisation gardera un singulier et un pluriel. Sur ce point, l'historien n'hésitera pas à être catégorique ».

Résumé

« Atteindre et comprendre notre temps […] à travers l'histoire lente des civilisations » (p. 143) tel est l'objectif central de cet étonnant manuel de classes de terminales publié par les éditions Belin en 1963, intitulé Le monde actuel. Histoire et civilisations, et signé par S. Baille, F. Braudel et R. Philippe. L'ouvrage de Fernand ...

Bibliographie

Maurice Aymard, « Braudel enseigne l'histoire », *in Fernand Braudel, Grammaire des civilisations*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs » 1987, p. 5-18.

Alain Brunhes, *Fernand Braudel. Synthèse et liberté*, Paris, Éd. Josette Lyon, 2001.

Pierre Daix, *Braudel*, Paris, Flammarion, 1995.

Christian Grataloup, « Braudel », *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, *in* Jacques Lévy, Michel Lussault (dir.), Paris, Belin, 2003 ; article complet en ligne sur EspacesTemps.net.